

Zeitschrift: Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]

Herausgeber: Schweizerische Verkehrszentrale

Band: 43 (1970)

Heft: 10

Artikel: Si vous aimez Charles Dickens, rejoignez-le en Suisse!

Autor: Schazmann, Paul-Emile

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-775778>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Fasziniert von der Natur schweizerischer Passlandschaften, zog Dickens im Frühjahr 1845 über den noch verschneiten St. Gotthard

Au printemps de 1845 Charles Dickens, fasciné par les cols suisses, franchit le Saint-Gothard encore enneigé

La natura e il paesaggio alpini affascinavano Dickens, che, nella primavera del 1845, attraversa il San Gottardo ancora coperto di neve

Dickens was fascinated by the natural beauties of the Swiss passes. In spring 1845 he crossed the St. Gotthard, still deep in snow

PAUL-EMILE SCHAZMANN

SI VOUS AIMEZ CHARLES DICKENS, REJOIGNEZ-LE EN SUISSE!

Le génial écrivain anglais Charles Dickens se reposait enfin, pour la première fois, à Gênes, de l'effort gigantesque qu'il avait accompli, après une enfance passée dans la misère, en écrivant successivement ses «Sketches», «Les Aventures de M. Pickwick» et «Olivier Twist» lorsque, sous l'effet d'une inspiration soudaine, il avait rédigé en quelques semaines «Les Carillons». Sacrifiant son repos au succès de ce poignant récit de la misère à Londres, il décida de venir lire sa nouvelle œuvre à ses éditeurs et amis à Londres et fit savoir à l'acteur Douglas Jerrold qu'il arriverait en Angleterre en empruntant le plus haut des passages alpins praticable en novembre.

A Milan, le 20 novembre 1844, Dickens quitta sa femme qui retournait auprès de leurs nombreux enfants à Gênes. Avant que la statue de la «Madonnina» au sommet du dôme eût disparu dans le bleu du ciel derrière lui, les Alpes lui apparurent pour la première fois, dans un prodigieux enchevêtrement de hauts pics, d'arêtes et de neige proches des nuages blancs.

A dix heures du soir, notre voyageur arrivait à Domo d'Ossola après avoir côtoyé le lac Majeur. Comme la lune brillait et qu'il n'y avait pas un voile dans le ciel étoilé, il se mit en quête d'une petite voiture et commença la montée malgré le froid d'une nuit de novembre. La sérénité de l'air, les ombres impénétrables sur la route alternant dans de brusques virages avec la clarté lunaire et les incessants mugissements des cascades rendaient le voyage plus sublime à chaque pas.

Par degrés, le fracas de l'eau devint plus assourdissant. La piste prodigieuse, après avoir traversé le torrent sur un pont, pénétrait entre deux massifs de rochers au-dessus desquels quelques étoiles brillaient dans l'étroite ouverture vers le ciel. Puis il n'y eut plus que l'ombre épaisse d'une caverne percée dans le roc. La «terrible cataracte» tourbillonnait et grondait en dessous de lui. Emergeant de cette cavité écumante, la voiture grimpait à travers les gorges sinueuses de Gondo.

Toute la nuit, Dickens s'éleva entre des roches noires. Vers le lever du jour, il atteignit la neige sur laquelle soufflait un

1844 führte die Reise von Genua nach Basel Dickens über den Simplon, wobei ihn die Kaskaden der Wildwasser im Bereiche der Passstrasse tief beeindruckten

Pont dominant l'abîme sur la route du Simplon parcourue par Dickens allant de Gênes à Bâle en 1844

Nel 1844 Dickens si recava in viaggio da Genova a Basilea per il passo del Sempione. In questa regione molto lo impressionarono le cascate dalle acque impetuose

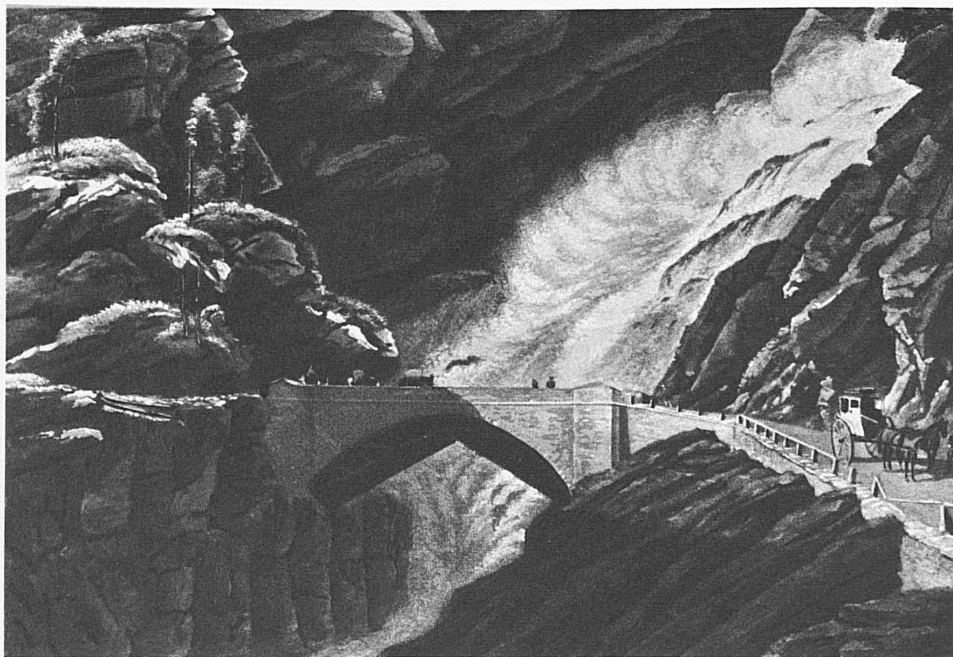
In 1844, on his journey from Genoa to Basle, Dickens crossed the Simplon and was deeply impressed by the cataracts pouring down beside the pass road

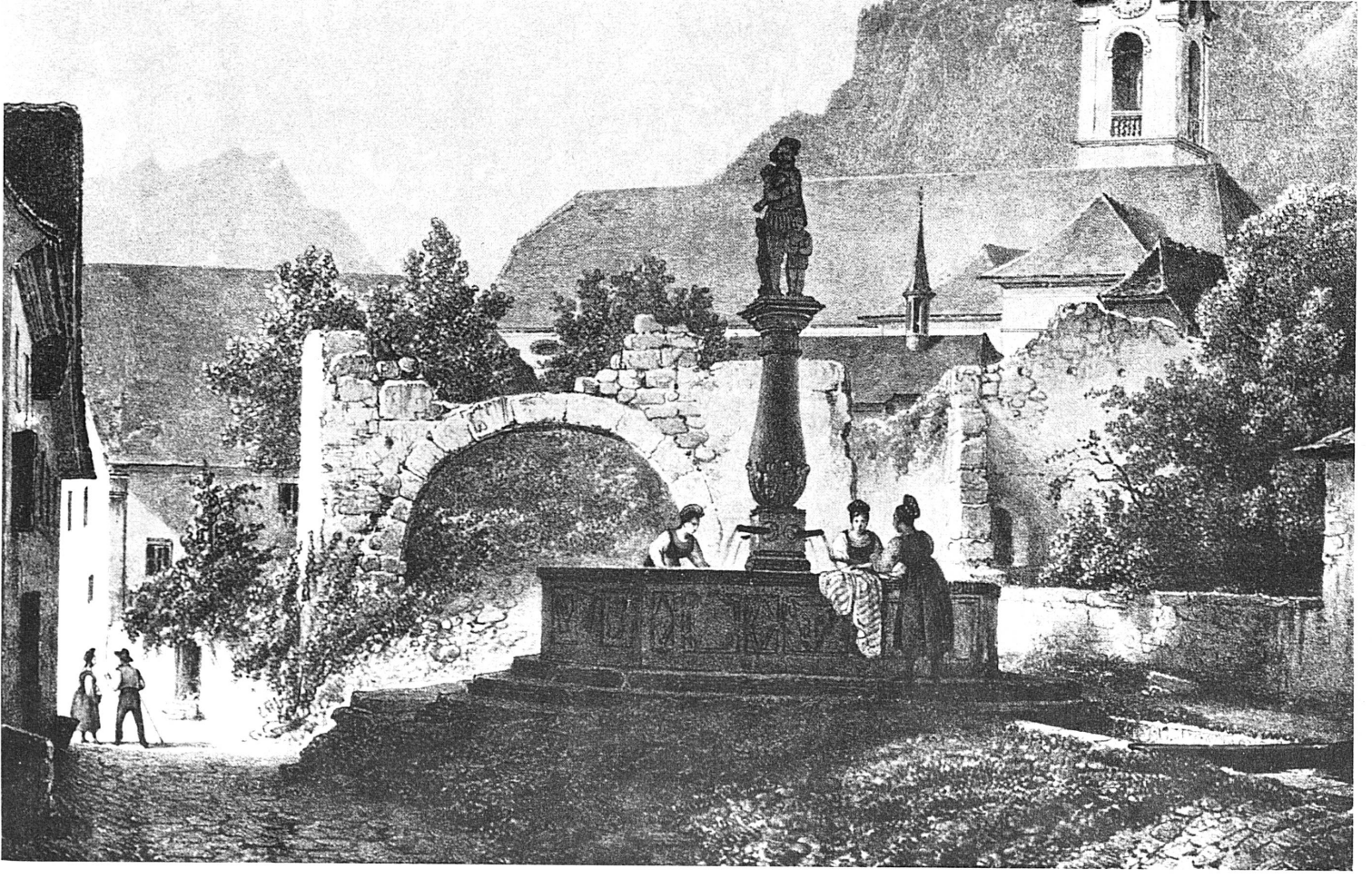
In Altdorf angekommen, begeisterte sich Dickens angesichts des Tell-Brunnens am Patriotismus der Schweizer

A Altdorf, devant la fontaine de Guillaume Tell, Dickens est enthousiasmé par le patriotisme des Suisses

Altdorf con la fontana dedicata a Tell, ricorda all'ammirato Dickens il patriottismo degli Svizzeri

Arriving in Altdorf, Dickens visited the Tell fountain and glowed with enthusiasm for Swiss patriotism







*Vendanges dans le Lavaux. Charles Dickens, dont on fête le centenaire, a parcouru la région aux jours qui marquent le sommet de l'année vigneronne
Rebberge und Winzer im Bezirk von Lavaux am Genfersee, den einst auch Charles Dickens zur Zeit der Weinlese bereist hat
Vigneti e vendemmiatori della regione di Lavaux sul lago Lemano, che già vide Charles Dickens, proprio nella stagione della vendemmia
Grape-pickers and vineyards in the district of Lavaux, beside the Lake of Geneva, much as they must have appeared when Dickens saw them at the time
of the grape harvest. Photos: Blanchard, Creux*

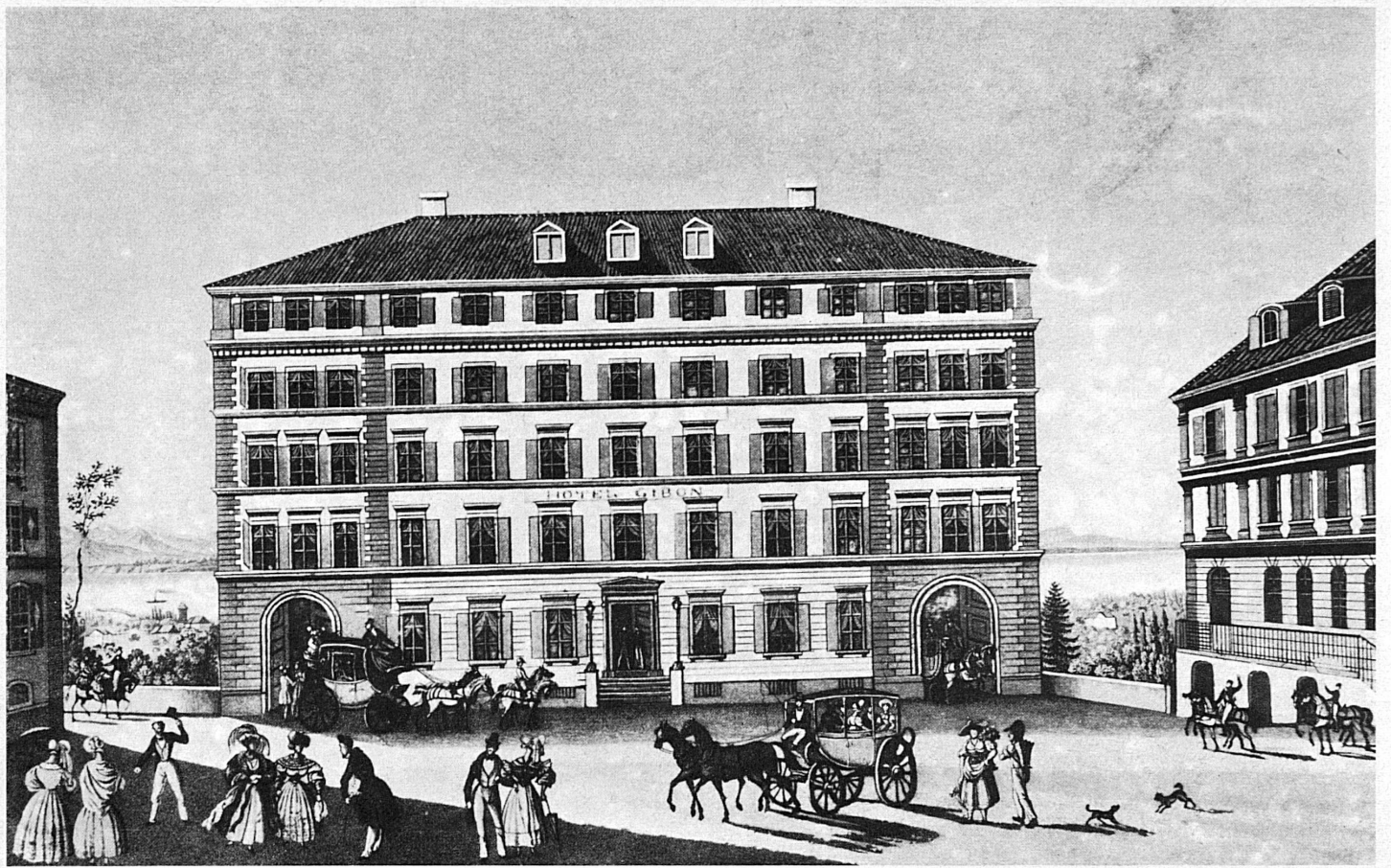
Par une soirée d'automne les ténèbres et la nuit montaient lentement le long des pics les plus élevés des Alpes.

C'était l'époque des vendanges dans les vallées du passage du Grand-Saint-Bernard, du côté de la Suisse, et sur les bords du lac de Genève. L'atmosphère était chargée de l'odeur du raisin cueilli. Des paniers, des auges et des baquets pleins de raisin traînaient devant les portes du village obscurci, encombrant les rues étroites et montueuses. Toute la journée on n'avait fait qu'apporter du raisin le long de chaque route et de chaque sentier. Partout on voyait à terre du raisin renversé et écrasé sous les pieds du pas-

sant. L'enfant, suspendu sur l'épaule de la paysanne rentrant chez elle d'un pas fatigué, était calmé au moyen d'un raisin ramassé sur la route. L'idiot, assis sous l'auvent d'un chalet, réchauffant au soleil son énorme goitre, mordait à même la grappe; l'haleine des vaches et des chèvres sentait les feuilles et les bourgeons de vigne; les gens attablés dans tous les petits cabarets mangeaient, buvaient, parlaient raisin. Quel dommage que cette généreuse abondance ne suffise pas pour rendre le vin du pays moins maigre, moins âpre, moins rocailleux, car, après tout, c'est de ce raisin pourtant qu'il est fait.

Extrait de Charles Dickens, « La Petite Dorrit »





vent aigu. Le voyageur nocturne eut quelque peine à réveiller les habitants d'un chalet autour duquel la bise hurlait lugubrement, soulevant les flocons. Enfin il obtint un petit déjeuner dans une chambre aux poutres apparentes, bien chauffée par un poêle.

En arrivant sur le col du Simplon, Dickens remarqua la croix de bois indiquant l'altitude au-dessus de la mer. Soudain le soleil levant éclaira une plaine de neige désertique qui passa du rose au grenat foncé. La splendeur de la scène atteignait son point culminant.

Pendant longtemps, dans la suite, Dickens, avant de s'assoupir, croyait revoir les galeries d'où pendent des groupes de glaçons, les refuges contre les avalanches, les ponts vertigineux jetés sur d'horribles ravins et le traîneau se déplaçant comme un point dans la désolation des pentes de glace.

Après la profonde gorge de la Saltine, le torrent bruyant se précipite follement dans la vallée qu'il aperçoit entre d'énormes rochers jusqu'à ce que la route s'élargisse et qu'apparaissent dans un paysage adouci les flèches métalliques des églises de Brigue.

◀ *Bevor Dickens die Villa Rosemont mietete, stieg er zu Lausanne im Hotel Gibbon an der Place St-François ab*

A Lausanne, Dickens et sa famille sont descendus à l'Hôtel Gibbon sur la Place Saint-François avant de louer Rosemont

L'albergo Gibbon sulla piazza St-François a Losanna, nel quale scese Dickens, prima di prendere in affitto la villa Rosemont

Before renting Villa Rosemont, Dickens had stayed at the Gibbon Hotel in Place St-François, Lausanne

◀ *Während seines Aufenthaltes in Lausanne interessierte sich Dickens sehr für das Blinden- und Taubstummenasyl, das seine Freunde William Haldimand und E. de Cerjat geschaffen hatten*

Dickens à Lausanne prit un grand intérêt à l'Asile des aveugles et sourds-muets récemment créé par ses amis William Haldimand et E. de Cerjat

Durante il soggiorno a Losanna Dickens seguì l'attività dell'asilo per ciechi e sordomuti, fondato dagli amici William Haldimand e E. de Cerjat

While in Lausanne, Dickens took a lively interest in the asylum for the blind and the deaf-and-dumb which had been founded by his friends William Haldimand and E. de Cerjat

Des villages aux rues étroites, blottis au pied des montagnes géantes, ressemblent à des jouets; des paysannes aux capes de fourrure rondes, comme celles des gardes du lord-maire à Londres, apparaissent aux portes, puis Vevey étale ses maisons blanches au bord du lac.

Parvenu dans la ville des Zähringen «pittoresque, archaïque et digne d'être vue», l'écrivain passa enfin la nuit dans un lit. Tandis qu'on lui apportait une masse de beurre aussi grande que le coussin d'un sofa et autant de miel, son visage exposé au feu d'une cheminée reprenait vie comme si on le frappait, écrivait-il, avec les cymbales du Turc enrubanné attaché à la garde dans le parc de Saint-James.

Dickens quitta les ponts suspendus de Fribourg et la fontaine de Saint-Pierre «portant la plus grosse clé du monde» pour traverser des villages prospères aux toits en surplomb et fenêtres en saillie. Il est frappé par l'air de confort qui émane de chaque foyer. Le char est soigneusement rangé près de la maison, devant le petit jardin. Près de la basse-cour jouent des groupes d'enfants; les femmes portent des corsages clairs et de grandes capes noires coupées en éventail. Par le Jura saupou-

dré de neige, il arrive à Bâle. A l'Hôtel des Trois-Rois, les fenêtres ouvrent sur le Rhin dont les eaux vertes roulent rapidement vers la frontière. Le lendemain, il quittait la Suisse en se promettant d'y revenir.

Vingt-trois ans plus tard, Dickens a transposé les résonances profondes qu'ont éveillées en lui ces premières impressions très fortes de la Suisse dans sa pièce en collaboration avec Wilkie Collins, «L'Abîme», en anglais «No thoroughfare». Jouée au Théâtre des Adelphi à Londres plus de deux cents fois de suite, avec le grand acteur Fechter qui avait créé le rôle d'Armand dans «La Dame aux Camélias», «L'Abîme» fit aussi des salles combles au Vaudeville de Paris. On y entendait les conversations des guides dans les refuges et le fracas des cascades sous la route du Simplon.

C'est par le Saint-Gothard que Ch. Dickens revint une seconde fois en Suisse, en été cette fois et avec toute sa famille. L'enthousiasme qui s'empara de lui à partir d'Andermatt mérite d'être rappelé si l'on connaît sa sincérité et l'horreur qu'il avait du faux pittoresque. Plus encore qu'en hiver, les villages lui paraissent enchanteurs. Abrisés par de hautes montagnes, bordés d'un riche gazon ils ressemblent, à l'ombre des grands arbres, aux petits ports que, dans son enfance, il distinguait de Chatham, blottis à l'écart des tourmentes des grandes villes et de leurs prisons pour dettes où il avait jadis vu son père. Altdorf, la ville de Guillaume Tell, que la famille Dickens traversa sous un soleil radieux après avoir passé la veille entre des murs de neige, est l'image idéale du décor suisse: «O! God, quel merveilleux pays!» Comme il comprend que tous les Suisses soient patriotes.

L'année suivante, Dickens se décida à quitter certaines de ses activités et à passer plusieurs mois en Suisse pour se concentrer sur ses œuvres principales. Il acquerrait en même temps quelque connaissance de la montagne. L'auteur de «David Copperfield» se souvenait du bonheur tranquille qu'il avait senti s'éveiller en lui en parcourant les frais alpages qui dominent nos lacs, le soleil du soir qui dorait les cimes couvertes de neige, les voix des bergers au loin. En voyant certains nuages, éclatant des feux du soleil couchant, flotter à mi-côte sur le flanc de la montagne, il avait cru entendre sortir de son sein les accents de cette musique sereine qui n'appartenait pas à la terre. La voix de la nature lui parle d'un ordre supérieur par opposition aux gestes grimaçants des marionnettes se débattant dans l'air pollué des métropoles du monde. A Lausanne, il a loué la villa Rosemont entourée de vignes et d'où une belle pelouse descend vers le lac. Son cabinet de travail, au premier étage, donne sur un balcon en face du Léman et des Alpes. Le soir, il descend dans les belles propriétés de Vaudois revenus d'Angleterre qui devinrent rapidement ses amis: William Haldimand et William de Cerjat. Sur le lac devenu sombre, les reflets lunaires déversent des rivières de diamant.

Dickens n'avait rien d'un dilettante. La tragédie de la souffrance et de la misère humaine qu'il avait non seulement côtoyée mais vécue lui tenait trop à cœur pour qu'il s'attache seulement à l'écran des arbres projetant leur ombre sur les prés clairs ou au bruissement des feuilles dans le vent dans le but de démontrer leur effet sur des états d'âme. Mais il a observé la vague dans ses mouvements continuels, ininterrompus, hallucinants comme des symboles de tout ce que l'homme ne peut modifier avec son argent et son ambition. Symbole qui revient dans les grands moments de son nouveau roman commencé à Lausanne: «Dombey et Fils». Mais où les a-t-il observées ces vagues enrôlées par la répétition de leurs mystères; ce limon accumulé sur le bord; ces mouettes qui s'élèvent et planent; ces vents et ces nuages qui volent sans laisser de traces? Où a-t-il cru les discerner, ces bras blancs qui gesticulent au clair de lune vers le pays invisible,

tout au loin, sinon sur les rives du Léman où la Vuachère court entre les vignes?

De Rosemont, Charles Dickens a distingué une symphonie de bleus variant à l'infini au-delà des roses et des raisins; à Ouchy, il passa des heures avec les amis dont le souvenir et les lettres ont continué de l'enchanter jusqu'à sa mort. Il leur a dédié «La Vie est un Combat», un de ses fameux livres de Noël écrit entièrement à Lausanne et à Genève. Haldimand, William de Cerjat, le Dr Verdeil lui ont fait les honneurs des instituts de bienfaisance et de correction créés ou transformés par eux: l'asile des aveugles, les buanderies gratuites, les prisons adaptées à des méthodes nouvelles. Dickens trouva en Suisse des idées nouvelles qu'il fit valoir en Angleterre et jusque sur les champs de bataille de Crimée où il préconisa, à son tour, des buanderies ambulantes pour diminuer les dangers de contagions. Plus tard il s'inspira d'Henry Dunant; il a mis en valeur pour le public britannique le «Souvenir de Solférino». Dans la revue anglaise qu'il rédigeait, Dickens a en effet refait l'histoire de l'orgie de sang et de l'obligation morale d'en panser les blessures si ces massacres se renouvelaient, en suivant les grandes idées du fondateur de la Croix-Rouge.

C'est aussi avec ses amis de Lausanne que Dickens et sa femme sont partis en bateau à vapeur, puis en omnibus pour Martigny et de là sur des mules au sommet du Grand-Saint-Bernard. De jeunes Anglais se sont joints à eux. Dans ses lettres, l'écrivain a raconté cette joyeuse excursion, la soirée sur la terrasse de l'hôtel à Martigny, dans la lueur rougeâtre du soleil couchant, les montagnes demeurant les dernières éclairées dans la brume vespérale. Les demoiselles Taylor, petites-filles du chantre de la cathédrale de Dublin qui avait mis en musique les «Irish Melodies», chantaient divinement en s'accompagnant du piano et l'on entendait leurs voix s'envoler de l'hôtel par la fenêtre ouverte.

La montée à l'hospice, la gaie soirée autour d'un bol de vin chaud; la chambre de Dickens était si proche de la chapelle qu'il crut, le matin, en entendant les matines, être réveillé par des anges qui chantaient au ciel, tout cela ne laisse-t-il pas prévoir le chapitre de son roman où le père Dorrit, soudain héritier d'une grosse fortune, compare son récent séjour à la prison pour dettes de Londres avec la captivité volontaire et bienfaisante du moine qui le reçoit? Journées lumineuses et trop courtes sur les routes alpines au son des grelots secoués par les mules. Dans un air subtil et vivifiant, Dickens se sent loin des pollutions qui s'abattent en un épais nuage noir sur les grandes villes et qui y favorisent les pestilences morales.

Si Ch. Dickens a révélé les nuits les plus sombres, jamais il ne désespère de l'aurore qui déchirera ces ténèbres et il lutte toujours pour obtenir plus de lumière, d'hygiène et de soleil dans tous les foyers. Par une belle matinée à la montagne, il pense au soleil qui se lèverait sur la nuit qui cache ailleurs tant de dépravation, d'impiété, d'ivresse, de vol, de meurtre.

A Londres, désormais, tout ramènera la pensée de Dickens en

Suisse. Il lui arrivait d'interrompre la rédaction d'une page de «David Copperfield» pour répondre à une lettre de William de Cerjat qui lui rappelle les plus beaux jours passés à Ouchy.



In Fribourg wurde Dickens von der Statue des heiligen Petrus mit dem, wie er sich ausdrückte, «grössten Schlüssel der Welt» gefesselt. Sie steht hoch oben an der Fassade des Bürgerspitals

A Fribourg, sur la partie supérieure de la façade de l'Hôpital des Bourgeois, Dickens a admiré la statue de saint Pierre «portant la plus grosse clé du monde». Photo Paul-Emile Schazmann

A Friburgo Dickens sostò incantato davanti alla statua di San Pietro, con quella che il romanziere definì «la più grande chiave del mondo». La statua sovrasta la facciata dell'ospedale dei borghesi

In Fribourg Dickens' fancy was caught by the statue of St. Peter with what he chose to designate as the biggest key in the world. The statue stands high up on the façade of the Civic Hospital

Dans sa propriété de Gad's Hill proche de son lieu de naissance, il a construit un petit chalet suisse où il se retire pour écrire des livres immortels. Vaillant jusqu'au bout, c'est dans ce refuge qu'il fut frappé par la mort, la plume encore en main, sous les yeux terrifiés de sa fidèle chienne du Grand-Saint-Bernard reçue d'un autre grand ami de la Suisse, l'alpiniste Albert Smith.

Charles Dickens